Les petits planteurs d'ananas de Martinique.

P. MARIE-ALPHONSINE

PREAMBULE

L'opération de formation et d'appui technique aux petits planteurs d'ananas de Martinique, initiée en 1981 par J.J. LACOEUILHE et poursuivie par A. PINON puis par F. MARIE à partir de mai 1990, constitue une réussite spectaculaire et exemplaire.

La méthodologie employée, basée sur une confiance réciproque et un contact étroit et permanent avec les exploitants, s'est révélée particulièrement bien adaptée au contexte local, et a grandement contribué à la pérennité de la dynamique de développement de ces petites exploitations.

INTRODUCTION

L'ananas est une culture très ancienne à la Martinique. On retrouve dans toute l'île des minuscules parcelles intégrées aux jardins créoles et destinées à l'autoconsommation. Mais la Martinique est aussi la seule île des petites Antilles où l'ananas est cultivé de façon intensive pour la transformation. Si la première usine implantée en 1908 est située au centre, la zone la plus importante de production est le Nord Atlantique. L'ensemble de la production était réalisé par des grandes ou moyennes exploitations jusqu'à ces dernières années au cours desquelles des petits exploitants se sont intéressés à la culture de l'ananas.

REGAIN D'INTERET POUR LA CULTURE D'ANANAS

Les causes.

Vers la fin des années 1970, le nombre de petits planteurs livrant aux usines augmente sensiblement, passant de 3 en 1976 à 13 en 1980. Parallèlement, la production passe de 10 à 260 tonnes. En 1981, on recense 16 planteurs pour une production globale de 550 tonnes.

Les raisons de cet engouement sont multiples : les unes d'ordre économique, les autres d'ordre conjoncturel :

Les maraîchers ont à faire face à des variations saisonnières dues au climat ce qui affecte le rendement, la qualité et surtout le prix de vente de leurs produits. Pour ces agriculteurs, l'ananas apparaît comme une culture sûre, apparemment facile, dont le prix est garanti, et qui demande un entretien restreint.

- En 1979 puis en 1980, l'économie martiniquaise est fortement touchée par les cyclones David et Allen. De nombreux petits planteurs de bananes sont découragés et certains cherchent à se reconvertir vers une production moins sensible aux aléas climatiques et moins tributaire du marché métropolitain qui leur impose des quotas. Ainsi, ceux qui habitent dans les régions voisines des conserveries sont-ils intéressés par l'ananas qui d'une part, résiste bien aux cyclones et d'autre part, offre une certaine sécurité économique, les usines assurant l'écoulement de la production.

- Au niveau local, on observe une consommation de plus en plus importante d'ananas frais due en particulier au développement du tourisme, à l'accroissement de la population métropolitaine et à la «popularisation» des vertus diététiques de l'ananas. Ce marché en croissance a entraîné une augmentation de la vente en frais avec un gain appréciable sur le prix payé par les usines.

- Les usines désirant atteindre un niveau de production élevé instituent des primes ou divers intéressements pour fidéliser les producteurs (primes «aux petits fruits», ristourne en fin d'année ...).

La culture de l'ananas apparaît facile, peu sensible aux aléas climatiques majeurs, avec un écoulement de la production garanti. D'un autre côté, c'est une spéculation sûre. Le minimum est fixé par le Fond Européen d'Orientation et de Garantie Agricole (F.E.O.G.A.) dont l'aide reste substantielle chaque année.

Dans ces conditions favorables, on assiste à l'extension des surfaces ainsi qu'à une augmentation du nombre de planteurs.

De nombreux planteurs sont donc attirés par la culture de l'ananas. Que ce soit chez les nouveaux venus qui n'ont aucune connaissance de la plante, ou chez les planteurs plus expérimentés, on constate un laisser-aller dans les pratiques culturales, conséquence d'une impression de facilité perçue au travers d'une rentabilité assurée.

Or, cette culture ne supporte aucune négligence du fait de son cycle relativement long : 15-18 mois en première récolte, 3 ans avec la seconde récolte. Tout relâchement peut se révéler préjudiciable. Ainsi, des parcelles sont-elles abandonnées à cause d'une lutte mal conduite contre l'enherbement. Il est clair que ces agriculteurs ont besoin de formation, d'assistance technique. Eux-mêmes l'ont d'ailleurs bien compris puisqu'ils en font la demande auprès des conserveries.

Aussi, en 1981, vivement encouragé par le Groupement des producteurs d'ananas de la Martinique (G.P.A.M.), l'IRFA initie l'opération formation et assistance des petits planteurs avec l'aide financière du Fonds d'Assurance Formation (F.A.F.M.) et de la Chambre d'Agriculture de la Martinique.

Photo 1 - Plantation manuelle, après un travail soigné du sol.

Photo 2 - Pulvérisation foliaire mécanisée (rampe + boom tracté, fabriqué artisanalement).

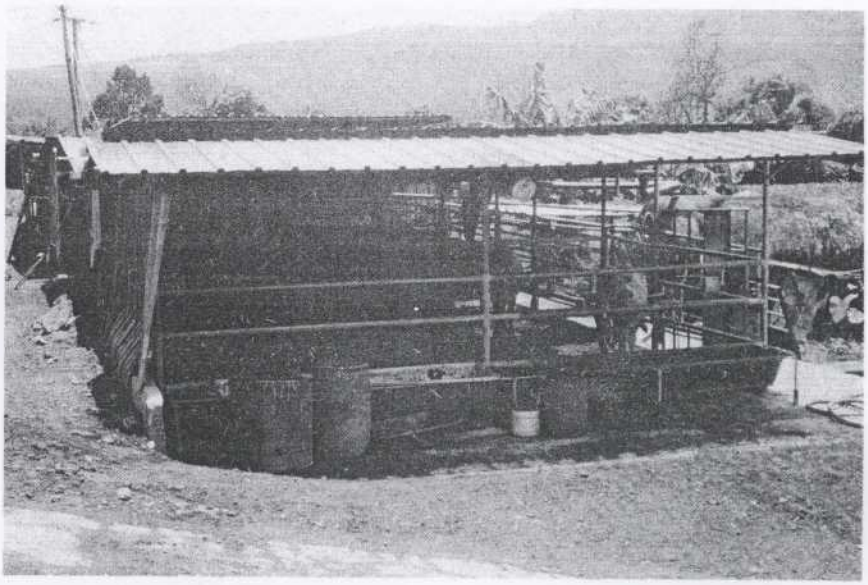

Photo 3 - Petite unité d'engraissement de bovins (utilisation des résidus d'ananas ; récupération du lisier).

Photo 4 - Exemple d'une parcelle homogène.

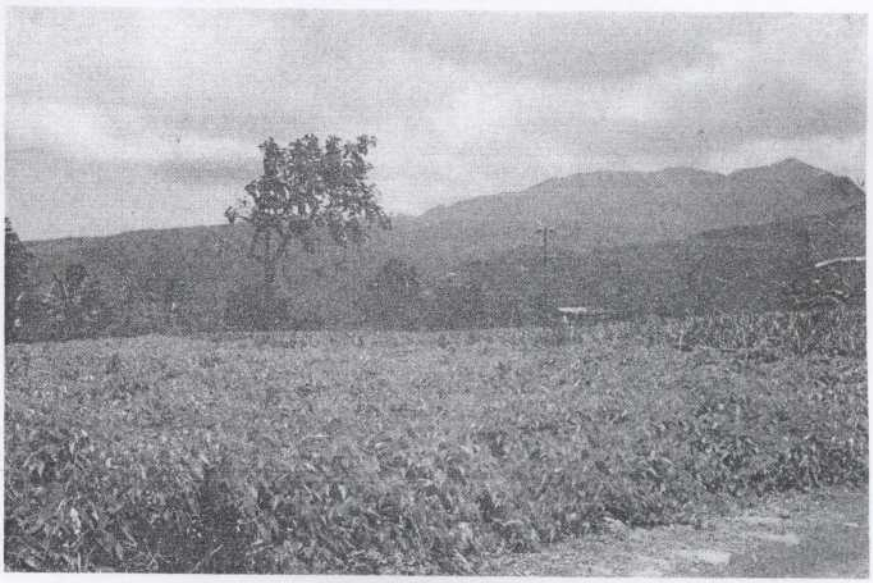

Photo 5 - Rotation ananas-igname.

L'OPERATION PETITS PLANTEURS

Objectif :

Apporter les éléments nécessaires à la réussite technique et financière des exploitations. Cela dépasse donc une stricte connaissance de la culture, et fait appel à une formation très large qui ne peut se réaliser que sur une longue période. La durée de l'opération a été fixée à 3 ans, temps correspondant à un cycle complet de cette culture.

Au cours de cette période, il fallait apporter des améliorations :

- d'ordre agronomique : travail du sol, fertilisation, contrôle des parasites et des mauvaises herbes, généralisation de la seconde récolte ;

- d'ordre pratique : organisation du temps et des ressources humaines, planification des tâches à exécuter, étalement de la récolte, mécanisation ;

- d'ordre économique : changement des comportements vis-à-vis de la gestion des exploitations.

Méthodologie.

La méthode de travail retenue a consisté en des interventions de deux types :

- réunions collectives chez un planteur, pendant lesquelles un thème est traité sous forme de discussion libre : chaque planteur donne son avis, expose ses méthodes ;

- suivi individuel par des visites régulières et systématiques aux planteurs sous forme d'assistance-formation. On aborde les préoccupations du moment et on y apporte une solution au cas par cas.

Identification des besoins.

Dès le départ, on s'est efforcé d'identifier et de recenser les points qui se présentaient comme des facteurs limitants ou des obstacles à la rentabilité. Parmi eux, on peut citer :

- La nécessité d'adapter les techniques utilisées sur les grandes exploitations environnantes, chacune d'entre elles étant une entité avec ses contraintes propres. Par exemple les pulvérisations d'engrais à grand volume, habituelles dans les exploitations mécanisées, sont pratiquées régulièrement avec des appareils à dos sur les petites plantations. Le travail est long et pénible. De plus, les concentrations sont souvent dépassées et entraînent des brûlures foliaires. Les pulvérisations de pesticides n'étant pas réparties de façon homogène, il en découle une mauvaise efficacité, voire une phytotoxicité de ceux-ci.

- Le niveau de connaissance. En général, les produits utilisés ne le sont pas de façon rationnelle. Ainsi, les conditions d'utilisation et les doses appliquées sont fréquemment trop fortes et ne correspondent pas aux normes conseillées. Ceci est particulièrement vrai pour l'engrais, apporté sans tenir compte des besoins réels de la plante, ni même de sa capacité d'assimilation ;

- Absence de gestion comptable rigoureuse : Les planteurs ne connaissent pas leur coût de production. Ils négligent souvent leur temps de travaux dans le calcul de leurs revenus. Les investissements sont parfois hors de proportion avec la taille des exploitations. D'une manière générale, les planteurs préfèrent «faire des coups», plutôt que d'assurer un revenu régulier. Le coût élevé de la main-d'oeuvre constitue un frein à l'emploi. Seules les exploitations familiales arrivent à faire face aux besoins de main-d'oeuvre ;

- L'approvisionnement en produits. Non systématique, il est souvent réalisé à la demande et en petites quantités compte tenu des difficultés de trésorerie. Les apports ne sont pas efficaces et sont à la merci de la moindre rupture de stock des détaillants ;

Photo 6 - Exemple de micro-parcelles.

- l'absence de regroupement. Une entraide organisée pourrait apporter des améliorations très sensibles d'autant plus que la culture d'ananas réclame un équipement spécifique et coûteux ;

- le manque de terre. Une forte pression foncière a induit une multiplication de microparcelles, souvent éloignées les unes des autres, ce qui gêne l'élaboration de soles annuelles ainsi que la pratique de rotations, et augmente les coûts de production.

L'inventaire des difficultés que rencontrent les planteurs et le recensement des parcelles ont permis d'établir des fiches par planteur et d'élaborer des programmes de cultures compatibles avec les contraintes de chaque exploitation. Ainsi, un contact étroit et permanent s'est établi sur le terrain entre le technicien chargé de l'opération et les exploitants. La confiance réciproque et la participation active de l'ensemble des planteurs ont été déterminantes pour la réussite de l'opération.

BILAN DE L'OPERATION

Quelques chiffres.

L'opération a connu un vif succès. Initialement prévue pour 3 ans, elle a été prolongée jusqu'en 1987, afin d'assurer une formation appropriée aux nombreux planteurs ayant rejoint l'opération en cours.

La figure 1 indique l'évolution du nombre des planteurs ainsi que le tonnage global livré aux conserveries.

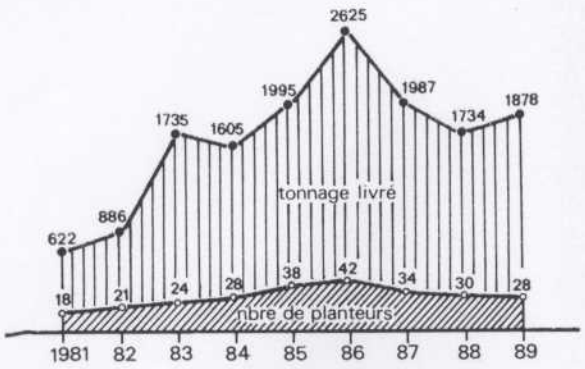

Fig. 1 • Evolution du nombre de planteurs et du tonnage global livré aux conserveries.

La baisse constatée à partir de 1986 est essentiellement due aux difficultés rencontrées par les conserveries. Le marché de la conserve subit les contrecoups de la chute du dollar. Seule, une aide substantielle permet de surmonter cette crise.

Pourtant, la progression des petits planteurs restera importante : en 1981, leurs livraisons représentent 3,2 p. 100 du total usiné. En 1986, on atteint le chiffre de 11,8 p. 100, soit une augmentation de près de 65 p. 100 par an.

Dans le même temps, la surface totale passe d'une trentaine d'hectares à 75 hectares à la fin de l'opération.

Parallèlement, les rendements ont fortement augmenté. Ils varient de 50 tonnes/ha à 80 tonnes/ha selon le degré de technicité.

Enfin, les petits planteurs participent très largement à l'approvisionnement du marché frais local, estimé à 2 000 tonnes.

Progrès technique.

L'ensemble des pratiques culturales s'est très sensiblement amélioré, jusqu'à atteindre un niveau satisfaisant.

• Travail du sol.

La relative fragilité du système racinaire de l'ananas a rapidement convaincu les planteurs de l'importance du travail du sol. Une préparation soigneuse est une première condition à un bon rendement.

Les anciennes pratiques ont été abandonnées au bénéfice de nouvelles techniques. La destruction du précédent cultural s'effectue désormais à l'aide d'un rotobroyeur ; auparavant, un seul passage de gyrobroyeur laissait une forte proportion de tiges résiduelles, futurs foyers parasitaires.

Le sillonnage, couramment pratiqué avec un appareil utilisé pour la mise en place de bananeraies, a fait place au billonnage, plus spécifique de la culture d'ananas.

• Maîtrise du parasitisme.

Au départ, les planteurs connaissaient l'essentiel des pesticides utilisés en culture d'ananas. Par contre, ils ignoraient totalement leurs rôles et leurs modes d'action.

Le prix de ces produits a été un élément déterminant pour une utilisation raisonnée des pesticides. Le bon état sanitaire de la plante, considéré par les planteurs comme la garantie d'une bonne récolte, a été une règle acquise et appliquée.

• Maîtrise de la fertilisation.

Les apports d'engrais solide sont bien mieux maîtrisés ; ils ne sont pas considérés comme un remède à tous les problèmes mais sont compris comme faisant partie d'un tout ; leur apport est fractionné, ce qui évite un gaspillage important. Les épandages ne sont plus faits de façon systématique, mais planifiés en fonction de l'âge et des besoins de la plante ; le plus souvent ils sont réalisés après un apport nématicide de Mocap (ethoprophos) en tenant compte de l'état sanitaire des racines. Les planteurs recherchent ainsi la meilleure efficacité des éléments fertilisants. Les pulvérisations foliaires de solution nutritive se sont par ailleurs généralisées.

• Contrôle de l'enherbement.

Le contrôle des adventices est parfaitement assuré du fait de :

- une bonne connaissance des herbicides et la généralisation de leur utilisation ;
- l'apparition de nouvelles molécules actives.

Actuellement le sarclage manuel n'est pratiqué que dans les cas de très forts enherbements ou lorsque subsistent quelques «taches» après un premier passage d'herbicide.

• Traitement d'induction florale (TIF).

Le TIF, précédemment réalisé à l'aide du carbure de calcium, aux heures les plus froides de la nuit, et en deux passages pour obtenir une bonne réponse, s'effectue dorénavant durant la journée en une seule fois en utilisant l'Ethrel (éthephon).

Augmentation du niveau de mécanisation.

- Appareils de pulvérisations.

Toutes les exploitations ont tenté d'améliorer leurs conditions de travail par le biais de la mécanisation ; les progrès les plus notables ont été réalisés dans le domaine des pulvérisations. Les pulvérisateurs à dos ont disparu au profit de moto-pompes, ou de bacs attelés au tracteur. L'épandage est effectué soit avec des lances, soit avec des rampes portées ou directement posées sur le tracteur. La disposition de la parcelle est pensée en fonction du mode d'épandage.

Le planteur supprime ainsi un travail long et pénible, et dégage du temps pour se consacrer à d'autres tâches. De plus, l'efficacité est renforcée par un traitement appliqué de façon plus homogène. Ceci est particulièrement vrai en ce qui concerne le TIF et les herbicides.

. - Acquisitions des tracteurs.

L'effort de mécanisation entrepris a abouti à l'achat de tracteurs. On en recense actuellement plus d'une dizaine, pour seulement deux en 1981. Petit à petit, les planteurs s'équipent en matériel, notamment en outils de travail du sol.

- Récolte et transport de fruits.

La récolte, considérée par bon nombre d'exploitants comme un travail très pénible, est un des postes qui nécessite le plus de main-d'oeuvre. Sur les parcelles non situées en bordure de route, les fruits étaient portés dans des paniers jusqu'à la «trace» carrossable. Aussi, la quasi-totalité des planteurs se sont-ils équipés de véhicules bâchés à quatre roues motrices qui leur permettent d'accéder aux endroits les plus reculés de leur plantation.

Diversification.

L'effort de diversification associé à l'opération et portant sur les cultures intercalaires et ateliers d'élevage de bovins alimentés par des tourteaux d'ananas ne s'est pas concrétisé. Il ne reste plus que deux élevages en activité, sur les six tentatives faites.

L'abandon des cultures intercalaires est dû essentiellement à l'utilisation des pesticides en culture d'ananas ; certains de ces produits (le Mocap par exemple) ne sont pas homologués pour les cultures à cycle court.

Conclusion.

L'opération a globalement été très positive. La culture de l'ananas a permis à la majorité de ces planteurs d'améliorer leur niveau de vie. Ils sont unanimes à reconnaître que cette culture est la seule à permettre une évolution si rapide de leur situation.

SITUATION ACTUELLE PERSPECTIVES D'AVENIR

L'élan provoqué par cette opération n'a pas fléchi au cours des deux dernières années.

En 1989, les livraisons de petits planteurs aux conserveries approchent les 2 000 tonnes, soit 15 p. 100 des livraisons totales, alors que le nombre des exploitants a légèrement diminué.

On observe une grande disparité de situations. Certains ont préféré développer leurs exploitations alors que d'autres se contentent de leurs structures et investissent dans d'autres activités. Dans tous les cas, les acquis techniques assurent une meilleure rentabilité de la culture.

Pour l'avenir, certains planteurs sont inquiets, en particulier en raison de l'importance prise par la maladie des «taches noires», qui a obligé les conserveries à opérer des réfactions. D'autres, plus nombreux, envisagent d'étendre leurs exploitations, malgré la pression foncière considérable et de continuer leur effort de mécanisation. Beaucoup ont déjà assuré leur succession. Ainsi, la dynamique amorcée s'exerce encore aujourd'hui puisque des jeunes «reprennent le flambeau».

D'autre part, avec l'appui de l'IRFA, une quarantaine d'exploitants ont créé dès 1985 une Association : Association des Planteurs d'Ananas (A.S.P.A.) dont le rôle est de faciliter leurs relations avec la Société de Conserverie de Morne-Rouge (S.O.C.O.M.O.R.). D'ailleurs, par l'intermédiaire de cette association, les petits planteurs sont sociétaires de la S.O.C.O.M.O.R.

Depuis, des initiatives ont été lancées pour que les membres de l'ASPA bénéficient de tarifs préférentiels, notamment en ce qui concerne les approvisionnements en engrais et en pesticides. Pour l'avenir, l'association devrait jouer un rôle déterminant, en faisant prendre conscience aux producteurs de tout l'intérêt qui réside dans un regroupement.

L'IRFA devrait continuer le suivi technique individuel de ces petits planteurs afin, d'une part, de maintenir et d'améliorer les acquis techniques et d'autre part, de mettre l'accent sur certains aspects qui restent pour l'instant trop négligés : gestion rigoureuse, investissements adaptés, entrafde organisée, regroupement parcellaire, diversification (rotations, élevage ...).